



## RAPHAEL CHANGE DE DIMENSION

Avec « Bande magnétique », le chanteur offre au public un objet scénique non identifié, à mi-chemin entre théâtre et concert. Rencontre autour d'un projet à haut risque.

Par Clémence Duranton

Au commencement, il y avait un lieu. Plus précisément, un théâtre : les Bouffes du Nord. C'est là, à Paris, entre la Chapelle et le boulevard Rochechouart, que Raphael, haut comme trois pommes, a ressenti ses premiers émois de spectateur. « Il y a quelque chose de très beau dans ce plafond brûlé, un côté mystérieux, presque abandonné », décrit-il. À 46 ans bien tassés, suite à une rencontre avec le producteur Olivier Poubelle, l'artiste a voulu, lui aussi, faire vibrer cette salle mythique. Seulement, pour s'installer aux Bouffes, un simple concert ne suffit pas. Et ça tombait bien, vingt ans à jouer dans les Zénith comme dans les salles plus réduites avaient donné à Raphael des envies inédites. « Le live est confortable pour moi, je sais faire. Là, c'est autre chose... »

L'expression est bien trouvée. « Bande magnétique », c'est autre chose ou plutôt quelque chose. D'abord, une session en studio où le public découvre des pensées intimes, des anecdotes inédites et, surtout, les véritables bandes originales des

chansons qu'il connaît par cœur. Grâce à Superpoze, la figure montante de l'électro, qui a accompagné Raphael sur les arrangements du show, « Le vent de l'hiver », « Mariachi Blues », « Caravane » et les autres chansons favorites de leur auteur trouvent un second souffle. « Il y a des choses intéressantes sur les pistes, mais elles se perdent une fois qu'on les met bout à bout. Cette fois, on peut les percevoir. » Autre première, Raphael est en smoking et au piano sur scène, avec une pratique « à la sauvage ». Enfin, ça, c'est lui qui le dit... Pour jouer « proprement », il a aussi fait appel au virtuose Marc Chouarain, pianiste qui

**INCLASSABLE**

l'accompagne depuis plusieurs tournées. Ainsi que – plus surprenant – à deux comédiens, Maxence Tual et Jean-Luc Vincent. « Ils ont une énergie rock, ils savent improviser, ce sont des bêtes de scène. » Entre les morceaux, le comédien du soir (ils jouent en alternance) se fait ingénieur du son bougon, critique acerbe, hautement drôle. On

**« Il m'a fait des cheveux blancs, ce spectacle ! Mais il me plaît. Et j'espère qu'il plaira »**

retiendra notamment cette réflexion : « Mais pourquoi tu t'appelles seulement Raphael ? Tu vas finir dans les limbes à errer avec les sans-nom, Jenifer et Jordy. » Texte écrit par Raphael lui-même, soit dit en passant. « On peut voir ce type de plein de manières différentes : un dingue, un prophète, une vision de mon esprit, une hostilité entre moi et moi... C'est le méchant du music-hall, il en faut

toujours un. »

En guise de décor de cette prestation hors norme, une cabine en bois (comme dans un studio d'enregistrement) trône au milieu de l'espace, encadrée par le piano droit et un chandelier. Chic et cosy. Les projections de l'écran de fond de scène et le jeu de lumières servent de variateurs d'ambiance, d'inquiétante à drôle, de triste à légère. « La scénographie et l'éclairage au théâtre sont plus riches qu'en concert, où c'est toujours un peu la même chose. Je suis content de pouvoir avoir ça. » Alors, pendant une heure et demie, Raphael joue, dans les deux sens du terme. Entre les titres qu'il interprète avec une émotion rare, il écoute, dialogue et, à travers les textes qu'il a pensés pour ses chansons et pour son étrange acolyte, se livre un peu. Ici, pas question de faire chanter la foule, ni de jouer « Sur la route » à la guitare, le moment est à l'introspection. « C'est curieux de ne pas parler au public, comme si on posait un quatrième mur. C'est une traversée assez solitaire. Il m'a fait des cheveux blancs, ce spectacle ! Mais il me plaît. Et j'espère qu'il

plaira. C'est bien de proposer des performances exigeantes, barrées... Non ? Tu crois que les gens vont se dire : « C'est quoi ce snobinard à la con ? » Pour ça, aucun risque. »



## PLACEBO MET FIN À NEUF ANS DE DISETTE

Ils ont failli disparaître, emportés par une tournée best of qui les gonflait au plus haut point. Brian Molko et Stefan Olsdal, les deux têtes pensantes de Placebo, ont donc décidé en 2018 de prendre beaucoup de temps pour revenir aux affaires. Bonne idée : « Never Let Me Go », leur huitième album, est un formidable retour en arrière, dans cette pop-rock des années 1990 qui réinventait un genre alors en perte de sens. En douze titres, Placebo redresse la barre après des années d'errance. On ne peut que s'en réjouir. — Benjamin Locogre

« Never Let Me Go » (Virgin/Universal), sortie le 25 mars.



**LA SEMAINE DE MATCH**

En guise de décor pour cette « session d'enregistrement », une cabine et des bobines.



« Bande magnétique », aux Bouffes du Nord (Paris X<sup>e</sup>) jusqu'au 27 mars et en tournée.